



# TROIS QUATORZE



QUICONQUE A  
BEAUCOUP VU,  
PEUT AVOIR  
BEAUCOUP RETENU  
LA FONTAINE

PROGRAMMES  
INTERNATIONAUX  
D'ÉCHANGES  
04 42 91 31 00 • 01 55 78 29 90  
87 bis, rue de Charenton • 75012 Paris  
39, rue Espariat • 13100 Aix en Provence  
Membre de l'Office  
www.piefrance.com  
Membre de l'U.N.A.T.  
Membre de l'U.N.S.E.

## LE JOURNAL DES SEJOURS CULTURELS ET LINGUISTIQUES

• OCEANIE • AUSTRALIE • NOUVELLE-ZÉLANDE • AMÉRIQUE •  
ARGENTINE • BRÉSIL • CANADA • ÉTATS-UNIS • MEXIQUE • ASIE •  
CHINE • CORÉE • JAPON • MONGOLIE • THAÏLANDE • EUROPE •  
ALLEMAGNE • DANEMARK • ESPAGNE • FRANCE • FINLANDE • ITALIE  
• NORVÈGE • POLOGNE • PORTUGAL • RÉPUBLIQUE TCHÈQUE •  
RUSSIE • SUEDE • SUISSE • AFRIQUE • AFRIQUE-DU-SUD

PROGRAMMES  
INTERNATIONAUX  
D'ÉCHANGES  
Partir ou accueillir  
Une année scolaire  
Un semestre scolaire  
Entre 15 et 18 ans  
Plus de vingt destinations différentes,  
réparties sur les cinq continents

PUBLICATION SEMESTRIELLE

n°  
48

26<sup>e</sup> ANNÉE - N°48 - LE JOURNAL DE PIE

HIVER 2008-2009

NE PEUT ÊTRE VENDU

# Je partirai !

Depuis près de 30 ans, de jeunes lycéens s'engagent dans ce projet exotique et fascinant proposé par PIE : partir vivre une année scolaire dans un pays étranger.

Bien souvent, le monde s'oppose à leur départ. Parents, amis, école, peur de l'avenir, perte du confort, insécurité...

Nombreux sont les obstacles au grand départ. Mais, quelles que soient les circonstances (hier l'Amérique conservatrice, aujourd'hui l'économie en crise, et demain le monde incertain), les jeunes résistent et leur détermination l'emporte. Contre vents et marées, et souvent pour leur plus grand bien, ils sont nombreux à dire : "Demain, je partirai."

Ces deux "Lettres ouvertes à celui ou celle qui ne voulait pas que je parte" sont là pour témoigner de cette persévérance.



## Lettre ouverte à celui qui ne voulait pas que je parte

**Mon Papa**, tu ne voulais pas que je parte... et pourtant j'y vais ! Depuis trois ans, tu t'y opposais. Tu connaissais mon envie profonde de tout quitter, de tout recommencer. J'ai essayé pendant trois ans de t'expliquer. Nous avons eu de longues discussions. Tu disais toujours « Non ». J'ai versé des larmes, tu t'en souviens ; ça ne servait à rien. Tu voulais que j'aie 18 ans, tu voulais que j'aie mon bac. Dans ces conditions c'était impossible. Je savais que je ne réaliserais jamais mon rêve. « Partir » m'était interdit. C'était il y a trois ans. Lorsque je t'ai montré la brochure, joyeuse et enthousiaste, je t'ai dit : « Je veux faire ça. » Ce n'était pas un « Je veux » d'enfant gâté, un caprice, c'était un « Je veux » mûri, c'était une chose vitale pour moi. Un jour tu en as eu assez, tu as décrété que le sujet était clos. En m'empêchant d'en parler, tu pensais sans doute que l'envie me passerait. J'ai bien essayé d'y penser moins ! J'y suis presque parvenue. Presque ! Mais *Trois Quatorze* continuait d'arriver à la maison – sans que tu le saches. Chaque numéro, chaque lettre me rendait triste. Je lisais. D'autres jeunes parlaient, moi je restais. Je pleurais dans mon lit, avec le journal à mes côtés. Aujourd'hui, je vole vers Chicago, vers mon rêve. Car tu as fini par me dire : « Oui. » Il y a 10 mois exactement.

Un matin en allant au lycée, j'ai compris que ma place était vraiment de l'autre côté de l'Atlantique. Le soir, j'ai passé des heures sur le site web : je crois que j'ai tout lu, je n'ai pas détaché mes yeux. J'étais en larmes. C'est comme ça que tu m'as trouvée. Tu ne comprenais pas ce qui pouvait me mettre dans un tel état, ce qui pouvait à ce point m'attrister. Tu ne t'es pas énervé. Tu m'as juste écoutée. Tu as voulu comprendre le pourquoi du comment. Peu de temps après tu as dit : « Oui. » Comme quoi il ne faut jamais abandonner. Je ne trouverai jamais les mots pour te remercier, pour te dire à quel point tu m'as comblée. J'ai un but dans la vie : montrer que je peux faire quelque chose d'extraordinaire, de différent. Je sais que cette décision t'as coûté, que toi et maman vous avez eu de la peine. Mais, sachez-le, vous m'avez permis de me réaliser. Je ne commence pas un nouveau livre, je tourne simplement une page, j'entame un nouveau chapitre. Je n'ai pas assez de mots pour vous dire merci... mais merci infiniment. Je t'aime. Je vous aime. À bientôt.

*Amandine, un an aux USA*

## Lettre ouverte à celle qui ne voulait pas que je parte

Tu as tout fait pour m'empêcher de partir. Tu m'as vraiment tourmentée. Tu as voulu m'atteindre par les sentiments, mais tu n'as pas réussi à me toucher au cœur. Tu as embrouillé mes pensées, mais tu n'as pas réussi à me brouiller le cerveau. Tu m'as torturée, doucement ; tu étais persuadée de m'avoir fait fléchir. J'ai résisté, j'ai été plus forte que toi. Angoisse, chère Angoisse, je t'ai vaincue.

*Amina, un an aux USA*

À gauche,  
Esther, Mesa, Arizona, USA.  
À droite  
Laguna Beach, California, USA.

## IMPRESSIONS

Lettres,  
messages...  
Pages 2, 3, 6, 7

## PORTRAIT

Frédéric Lanier,  
"Fred Master"  
Page 8

## REGARD SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE

Entretien avec  
William Sevette  
Page 4



## MÉMOIRE D'UNE ANNÉE

Ils ou elles sont partis pour un an à l'étranger. Elles ou ils nous envoient de leurs nouvelles. Dans ce numéro, William trait les vaches, Léa rêve de cédilles et d'accent, le jour du départ, Megan se met en « mode yoyo ». Une participante disserte sur le balancement continu qui nous promène entre la surprise et l'ennui, une autre sur la valeur exceptionnelle du quotidien.



**Moi et mes copines**  
Brisbane Girl Grammar High School  
Marion, Clayfield, Queensland, Australie

# Impressions

### ENTRE BLUES ET ROUTINE Lea, Oak Grove, Minnesota Un an aux USA

Je ne revois tous dans l'avion. Je me revois même, un peu plus tôt, en train de faire mes bagages. Je les revois tous me faire signe à l'aéroport. Et puis mon arrivée, l'émerveillement, l'euphorie. « C'est fou, cette fois j'y suis. » Et puis les découvertes. Et toutes ces rencontres, tout est si beau, si facile au début. Et puis après, on s'habitue — d'ailleurs on s'habitue toujours à tout. Très vite, les choses ne nous étonnent plus ; bientôt elles nous agacent, parfois même nous exaspèrent. Les gens sont trop superficiels, les choses paraissent trop simples et dans le même temps les codes trop durs à assimiler, il n'y a plus de nuances. Et l'ambiance européenne est si loin. On pleure très souvent, on va souvent sur l'ordinateur, on n'a plus très envie de faire des efforts, on est juste exténué. On se sent prêt à tuer pour un morceau de fromage. On s'accroche à des tout petits signes venus de France : une pointe d'accent vous ravit, elle sonne comme un air connu, une respiration, une petite victoire. La vue d'une cédille vous fait du bien. Y'a même des jours où l'on se réjouit d'aller dormir, avec l'espoir d'en voir une, en rêve.

Et puis tu te reprends. Tu te rends compte de tout ce que ce voyage t'a offert, tu cesses d'idéaliser l'Europe et tu te souviens des raisons qui t'ont poussée à la quitter. Tu te rends compte que tu n'es déjà plus tout à fait la même personne, tu t'es éloignée de ton contexte et tu t'es rapprochée de toi, tu t'es adaptée. En partant, tu sais un peu mieux qui tu aimes et qui t'aime. Ça ne fait que deux/trois mois que tu es là... déjà tu pourrais écrire un livre.

Tu commences à t'y faire à ta vie américaine et à les apprécier ces drôles de personnages qui mettent le vin au frigo. Tu ris, parce qu'ils ne connaissent pas l'existence de la Suisse et qu'ils ne comprennent pas que toi tu ne connais pas les noms de tous leurs présidents !

La vie est un cycle : après l'émerveillement, après le gros coup de blues, après le choc, c'est la fameuse routine à nouveau qui revient et qui l'emporte. Elle s'installe, sur la pointe des pieds, insidieuse et mornie. À peine deux mois, et tu trouves normal de manger des saucisses au petit-déjeuner. Tu ne fais plus attention à tes proches. C'est bête à dire, mais le jour où

le silence de ceux qui t'entourent ne te pèse plus c'est que tu commences à te sentir chez toi. Attention, le blues est susceptible de revenir à tout moment — un cycle, je vous dis. Il est traître, il te prend à la gorge au moment où tu ne t'y attends pas ; il prend la forme d'une personne — un ami, un parent, un amoureux — d'un lieu, d'un moment, d'une situation, d'un objet, d'un goût, d'une odeur, d'une ambiance. Mais tu en as besoin de ces moments de creux, ce sont eux qui te font avancer. Et puis, ils sont de plus en plus courts, de plus en plus éloignés les uns des autres, de moins en moins intenses. Le blues repart comme il est venu. Alors la vie reprend son cours, tu te remplis de tout ce que tu peux, tu prends tout ce qu'il y a à prendre. Tu te dis qu'en rentrant tu feras le tri. Les moments durs reviendront, c'est sûr. Mais toi tu resteras, car tu as compris ce que c'est que voyager.

Voyager ce n'est pas partir, ce n'est pas s'en aller, encore moins quitter, voyager c'est simplement se rendre ailleurs.

### JUSTE UN BONJOUR Camille, Cedar Lake, Arizona Un an aux USA

Deux mois que j'ai débarqué. Deux mois pleins d'Amérique et d'« American way of life ». Deux mois à apprendre l'anglais, à faire de nouvelles rencontres. Jour après jour, le changement. Tout n'est pas rose, car pendant tout ce temps, je n'ai pas vu ma famille, mes amis, et tout me manque. Pour dire la vérité je pense à eux chaque jour. Je sais que la moindre petite chose de travers me donne l'impression que tout va mal. Et dans le même temps, il suffit d'une toute petite chose — juste une parole, juste un « Hi ! » — pour que je retrouve le sourire. Je profite de ce courrier pour remercier ceux qui m'ont permis de vivre cette histoire : parents que j'aime, merci.

**J'Y SUIS**  
William, Rotorua / Un an en N<sup>elle</sup>-Zélande  
Ils étaient tous étonnés que je veuille partir si loin et aussi longtemps. Ça se comprend. Ce genre de projet, bien qu'il soit de plus en plus à la mode, reste encore assez méconnu.

Deux mois : je n'ai pas encore eu le temps de me demander ce que je faisais ici. J'y suis, tout simplement. C'est vrai que ma famille et ma petite amie me

manquent, et que j'ai traversé des moments durs depuis le début, mais finalement moins que ce que je pensais. Je vis à trois-quarts d'heure de Rotorua, la ville où je vais à l'école. J'ai beaucoup de contacts avec ma famille d'accueil. Ils sont très sympas, je me sens très proche d'eux. Ils sont fermiers. J'adore les animaux, alors je dois dire que je suis très bien tombé — sur la photo que je vous envoie, je traie une vache. Rotorua est une des villes où il y a le plus de Maoris. Je prends beaucoup de plaisir à découvrir cette extraordinaire culture. J'ai d'ailleurs choisi « Sculpture maori sur bois » comme une de mes cinq matières scolaires. Je ne regrette pas d'être parti. Merci PIE.

### QUAND CA NE VA PAS ! Lea, Minnesota / Un an aux USA

Tu les as voulu les USA, alors fais-en bon usage. L'Europe n'est pas perdue — elle est en toi et tu la retrouveras — et dans moins longtemps que tu ne le crois. En attendant apprécie, ferme ta gueule, ne t'apitoie pas !

### UN PETIT COUP DE MOINS BIEN Anonyme / Un an aux USA

Ces temps-ci, je ne vais pas très bien. Les premières semaines ont été époustouffantes. Mais, là, je me sens stupide, incapable de faire quoi que ce soit. J'ai l'impression de n'avoir aucun ami. Le lycée est vraiment cool, les gens sont très accueillants, mais j'ai toujours des difficultés à comprendre quand les autres me parlent. J'ai peur d'être un boulet, je me sens seule, perdue. Je sais que c'est à moi de faire l'effort d'aller vers les autres, d'autant qu'ils font beaucoup d'efforts pour aller vers moi. Je le sais, mais je sais pas quoi leur dire...

### DE LECTRICE À REDACTRICE Cyrille, Lexington Park, Maryland Un an aux USA

Il y a trois mois, je lisais les témoignages des participants. J'étais là... à prévoir, à rêver, à tenter d'imaginer. Maintenant je vis la chose et je vous écris. Premier enseignement aux futurs participants : attendez-vous à ce que cela se passe tout à fait autrement que ce que vous aurez imaginé. Cela n'aura rien à voir. Quand on y pense, on ne réalise pas à quel point c'est difficile et formidable. Le truc, c'est que l'on confronte un rêve à une réalité.

En partant on perd un peu de soi, mais chaque jour qui passe vous amène un petit quelque chose. Un peu de vous-même que vous découvrez, que vous faites surgir, un bout de vous-même que vous ne connaissez pas toujours et que vous mettez à nu.

Dans ma tête, il y a tout ce que j'ai quitté et que je regrette : mes amis — ceux qu'avec impatience j'attends de serrer dans mes bras —, ma famille — qui m'a écoutée et qui m'a permis de vivre cette expérience, et les petits plats français ! Ici, je suis l'« étrangère ». Cette étiquette est collée à ma peau. On m'appelle la « French Girl », mon « french accent » me poursuit, me trahit. Ici, il y a tout ce qui ne fonctionne pas comme vous voulez que ça fonctionne, il y a tout ce qui n'est pas comme on vous a appris que ça devrait être, il y a tout ce qui ne ressemble pas à ce que vous connaissez, à ce que vous attendez.

Mais il y a aussi, ici et dans ma tête, l'opportunité de découvrir un pays, de parler anglais. Il y a l'ambiance des matchs de foot — avec les cheerleaders —, les supporters peints aux couleurs du lycée, la place qu'on se fait dans sa nouvelle famille, ces personnes que l'on découvre et qui deviennent de bons amis, la possibilité de faire du sport, d'appartenir à une « team » et de prendre du bon temps avec elle, les grands centres commerciaux.

Cette année va nous changer, c'est sûr. Rien ne sera plus comme avant. J'ai des projets plein la tête : des voyages... Je veux visiter le monde.

### UNE GRANDE IDÉE Julien, Dayton, Ohio / Un an aux USA

Je me suis adapté très vite — c'est une de mes qualités — et puis le reste est venu tout seul. Le début a été vraiment dur. C'est dur quand vous ne trouvez pas vos mots et que vous ne comprenez pas. J'ai eu une super idée : je me suis acheté un dictionnaire. Il m'a été d'une grande utilité, croyez-moi. Mais je constate avec un certain plaisir qu'aujourd'hui il ne me sert plus à grand chose.

### MIEUX QU'UNE PRINCESSE Esther, Phoenix, Arizona / Un an aux USA

« Our '08 Homecoming Queen is...Blablabla... Esther Cannard ! »

Y'a pas de doute, c'est moi. « Oh my gosh ! » J'ai gagné, moi la petite « exchange student ». Me voilà reine du lycée. Et voilà qu'on s'approche avec les fleurs, l'écharpe, le diadème. Je suis la Reine. Et me voilà en train de faire le tour du terrain dans une voiture décapotable.

Dans des moments comme cela, je me rends compte que la vie m'aime. Ma vie — la vie — n'est pas si nulle. Je suis aimée, bénie... je suis reine.

Je me mets à compter les rêves que j'ai déjà réalisés : 1° — Partir aux USA. 2° — Devenir « Cheerleader ».

## ERIC

Eric Hennegrave, un de nos anciens, est décédé accidentellement en septembre dernier.

Eric avait passé une année scolaire aux USA, dans l'état de Washington en 1999-2000. Les deux sœurs d'Eric, Nelly et Juliette sont actuellement participantes au programme aux USA.

Qu'elles soient persuadées toutes deux - de même que leurs parents, du soutien et de la chaleur de toute la "famille PIE".



## GEORGINA

Bienvenue à Georgina Lemée, nouvelle "déléguée Antilles" de PIE. Georgina était jusqu'à présent correspondante locale en Bretagne. Elle est aujourd'hui basée en Martinique. Georgina reprend une région où PIE n'avait plus de délégation depuis plusieurs années, mais une région importante, berceau de beaucoup de nos anciens participants.

### JEAN-PHILIPPE & CORALIE

Ancien participant au programme, et troisième fils de notre correspondante régionale en Poitou-Charentes, Jean-Philippe Mostini s'est marié en avril dernier avec Coralie. *Trois Quatorze* transmet tous ses vœux de bonheur au jeune couple.

## QUAND PIE AURA 30 ANS

En 2011, PIE aura 30 ans. Nous prévoyons d'organiser à l'occasion de cet anniversaire un grand rassemblement de tous les membres, de tous les proches, de tous les amis... de tous ceux qui gravitent autour de l'association. Au niveau de l'organisation, nous n'en sommes, bien sûr, qu'aux prémices. Nous invitons tous ceux qui souhaitent faire partie de l'équipe d'organisation à contacter Laurent par mail à l'adresse suivante : laurent@piefrance.com.

## SITE INTERNET

Visitez le site de PIE.

Consultez les PIE movies.

Découvrez plus de 1000 témoignages...

Retrouvez les anciens numéros du journal "Trois Quatorze"

Pour tout savoir sur PIE :

[www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)



## Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

3° — Avoir une sœur avec qui je peux tout partager (en prime j'en ai eu 2 autres sœurs et 4 frères aussi !) 4° — Avoir une robe de princesse. 5° — Devenir princesse. Et, par-dessus le marché, je suis devenue reine ! Cela, je ne pouvais même pas en rêver. Et je ne suis là que depuis deux mois. Et il m'en reste huit à vivre. Ô Arizona ! Je t'aime.

### FORCÉMENT PLUS COMPLIQUÉ Lucie, Portland, Oregon Un an aux USA

C'est vrai que la vie aurait été quand même plus simple si j'étais restée chez moi avec ma famille et mes amis, dans ma petite maison bien douillette. Chez moi, tout était facile à comprendre. Chez moi, je parlais sans obstacle et sans difficulté. Mais la vie sans risque, c'est monotone. J'ai donc choisi de bouger. La première semaine dans l'Oregon n'a vraiment pas été facile. Tant de choses m'ont manqué. Heureusement les cours ont commencé. Doucement je me suis fait des amis. Tout va bien maintenant. En deux mois à peine, j'ai accumulé plein de souvenirs. Je me dis que j'ai eu raison de me lancer.

### MASCOTTE REMPLAÇANTE Laure, Cottage Grove, Minnesota Un an aux USA

Je dois avouer que je me sentais sûre de moi en partant vers les Etats-Unis. Je passais des heures sur le site PIE en m'identifiant aux glorieux anciens — et à leurs témoignages — et en ignorant les témoignages assez négatifs. J'étais si excitée à l'idée de partir, de laisser derrière moi la grisaille parisienne... Je vis dans un quartier résidentiel où les maisons ont

l'air d'être en carton. La mienne ne fait pas exception, c'est petit, sale, truffé de cafards, et ça sent le chien mouillé ! Ma famille, c'est un cliché — un de ces clichés dont les Européens aiment tant user pour parler des Américains... Vous savez, le gars qui ne sait pas placer la France sur une carte ! Et ben, ça c'est « Dad » ! Et la Ricaine, obèse, qui mange au fast food « almost every day » ! Ça c'est Mum ! Quant à la petite sœur, âgée d'à peine six ans qui ne vit que pour « High school musical hall » et « Hannah Montana » ! Eh ben ça, c'est ma « host sister ».

Et pourtant, je les apprécie tant — tout en admettant, certes, que les premiers jours n'ont pas été les plus évidents. Ils sont beaucoup pour moi. Ils essaient de me faire profiter le plus possible de mon séjour. Ils ne roulent pas sur l'or, mais ils insistent pour tout me payer ; ce ne sont pas des grands voyageurs, mais ils vont essayer de me faire voir le plus d'états possible : Florida, Wisconsin, Illinois, Missouri, Mississippi, Georgie ! Et puis le plus important, c'est qu'ils sont curieux et attentionnés. À table, ils me laissent raconter ma journée, ils m'écoutent, me parlent, sont avides de savoir comment est la vie à Paris, s'étonnent quand je leur dis que peu de Français apprécient le « Peanut butter » ou les « Macaroni and cheese ». Ils veulent partager, ils essaient de donner tout ce qu'il peuvent, se font du souci quand ça ne va pas : je suis leur seconde fille. Alors, oui, je finis par m'accommoder au fossé qu'il y avait entre nous. Eux et moi, doucement nous l'avons comblé.

Je suis restée en contact avec quelques « exchange students » d'Arizona, on se retrouve tous aux quatre coins des US, l'expérience nous rapproche. Certains sont tombés en Californie, à San Diego, Laguna Beach

et compagnie. C'est légèrement tentant quand je vois les photos de leurs énormes maisons à deux minutes à pied de la plage, avec piscine-jacuzzi... Mais est-ce vraiment ce que je souhaitais pour un an d'immersion dans un pays étranger ? Le Minnesota, ma famille, c'est un choc certes, mais qui me rendra plus forte. J'ai tellement à construire ici, tellement de choses qui m'aideront à sortir « open minded » de cette aventure... L'école a été l'épreuve la plus dure à surmonter. On a tous en tête le cliché de la grosse loseuse qui va pleurer dans les toilettes entre les cours ! Eh ben, c'était moi lors de ma première semaine dans le Minnesota. Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, je m'attendais à être accueillie, reconnue, comme étant la Frenchie. Et bim ! Je me suis retrouvée dans une « High school » immense, de 3000 élèves : impossible de me repérer, trouver mes classes, ouvrir mon casier, comprendre comment la cafétéria fonctionnait. Ma « high school » est le cliché absolu de l'école américaine (« Cheerleaders », « Homecoming and co... »), et moi j'étais le cliché parfait de la nouvelle, totalement perdue. J'avais tout à construire, à faire par moi-même. J'ai commencé à zéro, et petit à petit, de jour en jour, quelques visages me sont devenus plus familiers... Du courage, il m'en a fallu et il m'en faut encore. Pour me créer un réseau social, je fais tout ce que je peux : « French club », « German club », « American sign language club », troupe de théâtre, « African music club », et même « mascotte remplaçante » ! « Und vorallem, I don't forget to smile, even if my face hurts. » Et puis, il y a des jours comme aujourd'hui où la vie semble soudain plus facile, où les efforts commencent soudain à payer. Aujourd'hui, j'ai eu l'occasion d'être interviewée pour le journal du lycée, par un chic type rencontré au « German club » qui m'a proposé un « date » (un rendez-vous — NDLR) ! Bon ok, le chic type en question se revendique clairement Républicain, mais c'est ça aussi l'immersion culturelle.

### AVEZ-VOUS L'EAU POTABLE ? Camille, Clemmons, North Carolina Un an aux USA

Je suis arrivée le 20 juillet après avoir pris l'avion pour la première fois de ma vie. On s'est retrouvées avec 3 filles, on éprouvait les mêmes sensations : mélange d'enthousiasme, de peur et d'excitation. On n'a pas fermé l'œil du trajet. On a parlé... parlé. Les autres passagers étaient agacés. On est arrivées à New York : une ville dingue, des gens qui courent dans tous les sens, des buildings interminables, de la hauteur, sa majesté l'« Empire », du jaune-taxi partout, Ellis Island, La Statue, le Ferry, le Park, les magasins à perte de vue : un vrai film. On a filé sur Washington, et de là vers la Caroline. Ma famille d'accueil ressemblait à celle que j'imaginai : accueil enthousiaste, patience — ils me mimaient ce que je ne comprenais pas — ils étaient adorables. J'ai passé le plus bel été de ma vie. Ensuite, à la fin du stage, j'ai rejoint ma seconde famille. Elle est géniale aussi. Ils m'aident pour les devoirs : on va à l'église tous les dimanches, mais ça n'a rien à voir avec la France. C'est pratiquement un concert : les chansons sont magnifiques, le pasteur fait rire plutôt qu'autre chose, l'endroit est unique, on se connaît, on s'apprécie, on prend des nouvelles les uns des autres. J'ai commencé la « High school ». Tous les jours, cours de 9 h à 15 h 40. Le mardi, je vais au « French Club ». On me pose mille questions : des plus bizarres aux plus marrantes : « Avez-vous l'eau potable ? » « Est-ce qu'il y a des gros mots en français ? » Je travaille pour le « Girl's Service Club » (il s'agit de soutenir des actions comme le don du sang ou le « Homecoming »). Tous les vendredis, je vais au match de football de l'école. Je ne comprends pas les règles, mais il y a une superbe ambiance dans les tribunes. Un match, ici, c'est une entreprise : cheerleaders, danseuses, fanfare, drapeaux, stands, nourriture, bonbons... J'en apprend tous les jours sur ce formidable pays et ses habitants.

### MÊME SI Marine, Stanley, Victoria Un an en Australie

Je voulais remercier PIE et tous ceux qui m'ont aidée à partir. Même si je devais ne pas aller au bout de mon année, même si je devais retourner en France plus tôt que prévu, je ne regretterais rien de cette expérience. Elle m'a permis de grandir, d'aller de l'avant. Je suis

persuadée que même si durant votre année vous n'atteignez pas tous vos objectifs, tout cela un jour, vous sera bénéfique.

### INEXPLICABLE Maelle / Un an aux USA en 2007

Avant je lisais *Trois Quatorze* en rêvant ; maintenant je le lis en pleurant. Et je pleure beaucoup. La nostalgie bien sûr, mais la fierté aussi. Je crois que je pleure de bonheur. Je n'ai jamais pu expliquer aux autres pourquoi j'étais partie et ce que j'avais vécu. Et j'ai su pourquoi récemment, à mon dernier cours de philo. Le

Anonyme — Une année aux États-Unis  
Merci PIE d'avoir été une passerelle entre moi et mon rêve.

bonheur ne peut être enseigné : il n'existe que par la confrontation réelle avec le monde et les autres. Je vous livre ces mots laissés par un de nos profs à tous ses élèves : « *Whatever you do / Now or later / Big or small / Loud or quiet / Whatever you do / Don't worry / Wether near or so far / I know you'll be great / You're already are* (extrait du livre offert pour la graduation). » Je sais que je n'ai pas perdu mon année.

### LE TOUR DE SOI-MÊME Natacha, Clements, Californie Un an aux USA

La première fois que j'ai mis les pieds sur cette terre inconnue, je me suis sentie étrangère. Tout était nouveau, incompréhensible, impénétrable. En deux mois, tout m'est devenu presque familier. Je ne me reconnais pas. Il faut parfois faire le tour du monde pour se trouver soi-même. C'est fou de résumer cette nouvelle vie, en quelques lignes. Mais ainsi, je me rends compte du chemin parcouru. Sans vouloir me lancer des fleurs, je suis assez « proud of myself ». « Myself » qui, l'an dernier, ne dépassait pas les 6 de moyenne en anglais. Myself qui se retrouve, ici, dans les profondeurs de l'Amérique et qui commence à s'y plaire.

### TOUT DANS LA TÊTE Marlène, Pachuca Hidalgo Un an au Mexique

Mexique, soleil, mer turquoise, palmier, 40°C... ça fait rêver. Mais aussi : montagne, vent, pluie. Au début, j'avais l'impression d'être au milieu de rien. Je découvre que ce rien est plein de beaucoup de choses. Parfois je me sens mal quand je vois ce que je vois. Les maisons par exemple : ils appellent ça « maisons », mais c'est tellement peu de choses. Et ils ont tellement rien. Nous on se plaint en France, mais comment fait-on ? Et comment font-ils ? Nos maisons sont géantes, nos appartements plus grands que leurs maisons. Oui, je me sens mal quand je vois ça, ça choque, ça fait bizarre, ça vient tout dans la tête. Et avec tout ça, je passe des moments inoubliables. Vraiment ces gens sont fantastiques, inoubliables, toujours là pour moi. J'ai juste envie de dire merci pour cette expérience unique. Jamais je ne regretterai d'être partie.

### EN MODE YOYO Megan, Winsted, Minnesota Un an aux USA

La veille du départ, ça vous prend d'un seul coup : la peur de tout quitter, de tout perdre. Mais on ne peut pas revenir en arrière et, finalement, on n'en n'a pas envie. Ce n'est pas de l'incertitude, mais plutôt de la confusion. Rien n'est bien clair. La veille, on voit ses amis : on profite, on discute, on rigole. On a le sentiment qu'on les voit pour la dernière fois, et, en même temps, qu'on les reverra demain. On se pose tellement de questions. On hésite. Mais pourquoi hésiter puisqu'on sait pertinemment qu'on partira, quoiqu'il advienne. Alors on pianote sur l'ordinateur, on finit ses bagages, on mange, on écoute de la musique. Et puis finalement, la fatigue l'emporte, on dort. On se réveille. Plus rien n'est pareil, tout s'enchaîne. On envoie les derniers messages, on appelle une dernière fois, on vérifie que l'on n'a rien oublié. On sait qu'on laisse plein de choses. On part, on flippe d'arriver en retard. Mais, pour l'instant, tout va bien. Tous ces gens sur le départ, c'est énorme. Il est temps de se déconnecter. On abrège les « au revoir ». En sortant son passeport et sa carte d'embarquement, on a peur de nouveau. De quoi ? On ne sait

*suite... page 6*



Lockers

Willow Creek Composite High School  
Ismaël, Claresholm, Canada

## ROULEMENTS HABILES

L'année 2008-2009 est une année de changement pour l'association PIE, ou plutôt une année de mouvement. Laurent Bachelot, délégué général depuis l'origine, est parti à l'automne aux USA. Il mène, là-bas, de novembre 2008 à novembre 2009, une mission pour l'association (à un moment où il devient très difficile de trouver assez de familles et d'écoles aux USA, PIE recherche avec son partenaire américain des solutions durables). Le conseil d'administration a nommé pour le remplacer, durant cette période, Pascal Blox. Directeur administratif et financier de PIE, Pascal Blox est avec Laurent Bachelot un des fondateurs de l'association, il en connaît donc parfaitement les rouages (programmes, relations administratives, correspondants, réseaux...).

Maya Ludwiczak, ex-responsable des programmes, devient maintenant directrice des programmes. À ce poste, elle supervise désormais le réseau français.

Céline Polart a quitté PIE début novembre pour rejoindre l'organisme Calvin-Thomas. Céline Polart remplacera Valérie Lancelot à la tête du programme Eurapaïr, pendant le congé maternité de cette dernière. C'est Axelle Boudet (une ancienne participante au programme d'une année scolaire au Canada - 2000, et ex-correspondante locale) qui succède à Céline, et qui, en tant qu'assistante des programmes, suit désormais l'ensemble des participants aux séjours PIE.

*Trois Quatorze* salue par ailleurs l'arrivée d'Emmi (Finlandaise) qui succède à Joanna (Anglaise) en tant que stagiaire. Emmi travaillera durant toute la saison au bureau d'Aix-en-Provence.

Les numéros de téléphone, eux, ne changent pas : 04 42 91 31 00 / 01 55 78 29 90 / 02 98 100 980 / 04 76 92 47 97

## ÉCRIRE À TROIS QUATORZE

Participants, amis, parents...

Le journal attend vos commentaires et vos impressions. Envoyez e-mails, lettres, photos, dessins à : [trois.quatorze@piefrance.com](mailto:trois.quatorze@piefrance.com)

*Trois Quatorze - Gratuit - n°48 - 9000 ex.  
Images : Xavier Bachelot, Hector Bachelot & les participants au programme PIE  
Rédaction : Xavier Bachelot et les participants PIE  
Ont participé à la création de ce numéro : Annie Bachelot, Bénédicte Déprez, José-Maria Gonzalez, Andrée Hamonou,*

## ABONNEMENT GRATUIT À « TROIS QUATORZE »

Je désire recevoir le journal *Trois quatorze*.

Remplissez ce coupon et retournez-le à :

PIE / Calvin-Thomas : 39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

ou envoyez un mail à : [trois.quatorze@piefrance.com](mailto:trois.quatorze@piefrance.com), en précisant vos coordonnées.

Nom & Prénom : .....

Adresse : .....

À savoir : les participants et les familles d'accueil sont automatiquement abonnés à *Trois Quatorze*. Cet abonnement court pendant trois ans. Au delà-de ces trois années, ils doivent, s'ils veulent continuer à recevoir le journal, nous retourner le bulletin ci-joint (durée d'abonnement : trois ans - renouvelable).



**Entretien.** La Nouvelle-Zélande, sa terre et son école, vues par un étudiant d'échange

**Un an après son retour, William nous parle de sa terre d'adoption. Ce petit survol de la Nouvelle-Zélande (du pays et de son école) en compagnie d'un étudiant d'échange nous permet de mieux appréhender cette terre où décontraction et ambition sont de mise.**

**Explications**

Pendant la pause de midi  
Rotorua Boys High School  
Rotorua, Nouvelle-Zélande

# Un Regard sur la Nouvelle-Zélande

”  
D'un côté, l'individu est au centre, il est mis en valeur, et de l'autre il y a moins d'individualisme qu'en France, dans la mesure où l'on veille aux mérites de tous et parce qu'on raisonne toujours avec en tête cette notion essentielle de groupe.  
“

**Trois Quatorze — Quels sont pour toi, et avec le recul, les traits marquants de la société néo-zélandaise ?**

*William* — D'emblée je dirai : la chaleur humaine, la beauté des paysages, la décontraction (jamais de stress), la façon de gérer le rapport à l'espace (les Néo-Zélandais n'hésitent pas à se déplacer, à bouger, à combler les grands vides). Et j'ajouterai aussi la culture Maori.

**Trois Quatorze — Commentons peut-être par cela. Qu'en est-il des rapports entre la culture maori et celle des Blancs (anglo-saxons pour la plupart) ?**

*William* — Il y a vraiment deux cultures parallèles, de fortes disparités et de forts clivages. Il n'y a pas de blocages réels ni de tensions fortes, mais une distance entre les deux communautés. Blancs et Maoris vivent côte à côte mais ne se parlent pas. Il faut bien comprendre que le contentieux est lourd : sur le traité signé entre les Maoris et les colons, à l'arrivée de ces derniers, il est écrit d'un côté — par les Maoris — qu'ils prêtent leur terre, et de l'autre — par les colons — qu'ils prennent les terres ! C'est la deuxième option qui a prévalu. En gros, les Maoris se sont fait avoir. Aujourd'hui, même si cette histoire est ancienne, elle reste forte et très présente ; elle est enfouie dans les consciences.\*

De nos jours, la fracture est plus sociale qu'ethnique : les Maoris sont plus pauvres, les Blancs plus riches. Je suis persuadé, pour ma part, que la distance entre les deux communautés vient aussi beaucoup de là.

**Trois Quatorze — Il y a tout de même des passerelles, de la communication entre les deux communautés ?**

*William* — Oui. Au niveau de la langue par exemple : le vocabulaire Maori est entré dans la langue anglaise version néo-zélandaise. Le paradoxe, c'est que l'identité néo-zélandaise — ce qui caractérise cette culture par rapport à la culture anglo-saxonne, ce qui la colore — vient des Maoris. Les Blancs et les Maoris le savent.

**Trois Quatorze — Vu de France on a le sentiment, à travers le rugby notamment, que le mélange est réel.**

*William* — Attention, le rugby est un cas particulier. Au niveau de ce jeu, il y a eu un phénomène de vases communicants. Le rugby a correspondu parfaitement au peuple Maori. Question de morphologie, de goût, de feeling, de nourriture peut-être... De fait, les Maoris se sont approprié le jeu ; à tel point que leur culture a fini par imprégner le rugby néo-zélandais, et qu'aujourd'hui ce rugby a un caractère très particulier (symbolisé d'ailleurs par le fameux Haka). Un caractère dont sont très fiers les Blancs. Là, il y a clairement mélange, mais on ne retrouve pas cette mixité dans la vie de tous les jours, dans la société civile.

**Trois Quatorze — À l'école, ressent-on ce communautarisme ?**

*William* — Oui. À part jouer au rugby ensemble, les élèves blancs et maoris ne se mélangent pas. Les sorties, les fêtes, les activités se font presque toutes séparément. Le cas des étudiants d'échange est un peu particulier. Notre statut est autre dans la mesure où nous sommes blancs mais où nous ne sommes pas des locaux. C'est sans doute pour ça que les Maoris étaient particulièrement chaleureux et agréables avec moi.

**Trois Quatorze — Tu parlais de décontraction néo-zélandaise, à quoi tient-elle ?**

*William* — Je ne sais pas. Mais ils sont comme ça : très tranquilles, très libres. Les Néo-Zélandais ne connaissent pas le stress. Ils le fuient... tous.

**Trois Quatorze — Il y a bien une angoisse néo-zélandaise ! Quelle est la menace principale de ceux qui habitent ce pays ?**

*William* — Depuis un siècle et demi et l'arrivée des colons, les Néo-Zélandais n'ont cessé de piller leur pays. Ils ont détruit les forêts, exploité tout ce qui pouvait l'être. Aujourd'hui, il leur reste la laine des moutons et leur patrimoine culturel, leur histoire. Leur angoisse, maintenant qu'ils ont mesuré l'étendue des dégâts, est de réussir à préserver ce qui peut l'être. Ils craignent la pollution, ils ont très peur de la destruction de l'espace, du sol, de la forêt (notamment du kaori, le bois local, si précieux). Au-delà, ils craignent de ne plus être ce qu'ils sont. C'est un souci à la fois écologique et identi-

taire qui se résume assez bien dans la peur de l'invasion (immigration, tourisme). Le paradoxe c'est que, d'un côté ils ont besoin du tourisme et de l'autre ils savent que c'est une nouvelle forme de colonisation. Mais, une fois encore, tout ça ne les empêche pas d'être très cools au quotidien.

**Trois Quatorze — Belle transition. Venons-en justement au quotidien, à ton quotidien. Parlons de l'école. Tu étais, je crois, dans une école de garçons ?**

*William* — Oui. C'est une chose assez courante. École de garçons avec costume : pantalon et chaussures noires, chemise ou polo beiges. Le règlement intérieur nous obligeait à arriver à l'école avec ce costume, alors au final, on le portait toute la journée, pour venir à l'école, pour en repartir, et dans la journée si on se baladait en ville.

**Trois Quatorze — Comment s'effectue le choix d'aller dans une école de garçons (ou de filles) ou dans une école mixte ?**

*William* — Ce sont les parents qui le déterminent. Il n'y a aucune obligation. Il y a sans doute une part de tradition dans ce choix. Par ailleurs, les écoles qui ne sont pas mixtes sont censées proposer un meilleur enseignement, et les écoles de garçons sont censées fournir un meilleur suivi au niveau du sport. Or le sport est très important.

**Trois Quatorze — Quelle place occupe-t-il exactement ?**

*William* — La première. Pourquoi ? Parce que tout le monde en fait, et parce que le sport est au centre de la vie scolaire. On en fait le matin, l'après-midi, on en fait dans le cadre des cours et au-delà dans les clubs — organisés et tenus par l'école. Le sport compte... au même titre que les maths. Il rapporte des « crédits » (voir plus loin). Le rugby tient la première place, mais dans ce pays, on a l'impression que l'on peut pratiquer tous les sports : badminton, tennis, golf, tir, natation, basket... Moi, par exemple, j'ai fait du water-polo. Il faut parler du niveau aussi. Il est énorme. Pour ma part, j'aurais bien aimé jouer au rugby, mais, vu le niveau, j'ai eu peur d'être broyé ! Et il faut parler aussi des compétitions, et dire que pour un élève néo-zélan-

dais, il paraît tout à fait normal de rater deux semaines de cours classiques si c'est pour participer à une compétition. Il faut évoquer enfin les moyens mis en place pour le sport (stades, déplacements, structures...).

**Trois Quatorze — Et d'une façon plus générale, qu'en est-il des moyens dont dispose l'école ?**

*William* — Ils sont énormes aussi. Les écoles, d'une façon générale sont très riches. On le sent dans les infrastructures : elles sont immenses, elles s'étalent (combien de fois je me suis perdu dans mon école !), les équipements sont impressionnants. On le sent aussi dans les projets éducatifs. Dans le cours de cuisine que je suivais, on a participé à un concours : et bien, on est tous partis à l'autre bout de l'île, dans un van, tout ça pour que le meilleur d'entre nous cuisine devant un jury ! À ce niveau, on a l'impression que tout est possible. Il faut savoir qu'une grosse partie du budget national de l'éducation est consacrée à la formation hors de Nouvelle-Zélande (Australie, US, Europe). Cela paraît indispensable pour le pays... mais cela a un coût !

**Trois Quatorze — Comment sont structurées les études ?**

*William* — Cinq ans d'études, entre 12 et 17 ans, qui peuvent se prolonger par une année supplémentaire si on veut se spécialiser dans le cadre de la « High school » (une année où tu te concentres intensivement sur une seule matière). Chaque année tu dois valider un certain nombre de « crédits », et au terme des cinq années, le cumul des « crédits » te permet d'obtenir ton diplôme. Tu choisis la plupart des matières, mais certaines sont imposées. De toute façon, sur les cinq années, tu dois respecter un équilibre car il te faut obtenir x « crédits » en anglais, x « crédits » en maths, x « crédits » en histoire, etc... Tu choisis tes matières et construis ton emploi du temps en fonction de cela, en sachant également que dans chaque matière, il y a différents niveaux (I, II ou III). Pour avoir ce fameux diplôme, il te faudra respecter un équilibre (dans certaines matières on exige, par exemple, que tu aies des « crédits » de niveau III).

William Sevette

Né le 13 sept. 1988  
à Bevry (62)

Une année en  
Nouvelle-Zélande  
en 2006-2007

Actuellement en  
première année  
d'anglais à Lille III



## Entretien. La Nouvelle-Zélande, sa terre et son école, vues par un étudiant d'échange

### Trois Quatorze — Chaque élève a donc un programme scolaire qui lui est propre ?

**William** — Tout à fait. D'ailleurs, il n'y a pas de classe à proprement parler. Il y a des classes d'âge (de « year 9 » à « year 13 ») et des groupes de niveaux. Tu peux tout à fait avoir 17 ans, être en « grade » 13 et suivre un cours de Photo I avec des élèves de 14 ans. En conséquence, chaque cursus est individualisé, et se gère sur toute la durée de la « high school ».

### Trois Quatorze — Quelles matières avais-tu choisies ?

**William** — Dans mon école, on choisissait 5 matières (dans d'autres on en choisit 6). Mais, en tant qu'étudiant d'échange, mon cas était un peu particulier. Nous sommes dans l'hémisphère sud ; en arrivant au mois d'août, un étudiant européen suit deux trimestres sur deux années scolaires différentes. Il peut donc changer de matières en février. Et puis, de toute façon, nous les étudiants étrangers, nous ne sommes pas logés à la même enseigne que les autres, car nous n'avons pas à gérer notre cursus sur l'ensemble de la scolarité. Nous avons donc moins de contraintes. Personnellement, comme matières, j'ai choisi économie, informatique, biologie, cuisine, sport, musique. J'ai voulu faire du théâtre, mais je n'ai pas pu, car le prof venait de partir. Il y a un choix énorme de matières, et ce choix varie énormément suivant les écoles. Généralement les écoles de filles sont plus pointues en langue, et celles de garçons plus pointues en sport et en matières techniques.

### Trois Quatorze — Comment était organisé ton emploi du temps ?

**William** — Mon emploi du temps était le même tous les jours de la semaine. Je débutais à 8 h 30 (mais j'avais une heure de trajet, alors je me levais à 6 h 30). Je commençais avec 2 heures de cours, une pause sandwich entre 11 h et 11 h 20, à nouveau 2 heures de cours, puis pause déjeuner de 45 minutes (entre 13 h 30 et 14 h), et enfin une dernière heure de cours. À 15 heures, j'avais fini !

### Trois Quatorze — Quel est l'objectif de l'école néo-zélandaise ?

**William** — Développer le leadership. Cela me paraît être l'idée essentielle. L'école néo-zélandaise, la mienne en tout cas, cherchait à développer le potentiel de chacun, et voulait faire de chaque élève le meilleur dans son domaine. Chaque mercredi, il y avait « assembly » : le directeur de l'école nous réunissait pour nous raconter la vie de l'école et pour nous dire ce que chacun avait fait, ce que tel ou tel avait gagné. L'esprit de compétition est très présent, mais il s'agit surtout de compétition avec soi-même, pour

s'améliorer, car il y a toujours sous-jacent le concept de la communauté : tendre à être le meilleur mais pour le bien des autres, du groupe.

### Trois Quatorze — Comment se manifeste concrètement cette volonté de faire une place à l'individu tout en mettant en avant le groupe ?

**William** — Un exemple : en début d'année, on forme des « houses », avec pour chaque « house », une couleur, un nom, une identité. Chaque house doit trouver son meneur (« le maître de maison ») et faire en sorte de trouver la bonne place à chaque membre du groupe. Dans son domaine, chacun doit être un exemple. Dans le cadre du cursus scolaire, on va faire des compétitions inter « houses », avec des jeux (de ballons ou autres), des jeux basés sur la transmission d'infos. Il s'agit de développer de la complicité et de la cohérence dans le groupe. Il y a un rapport direct avec la vie à venir, les rapports en entreprise... Ces notions — leadership, prestige de l'école, complicité — sont très importantes. Aussi importantes que le savoir en tant que tel.

### Trois Quatorze — Il semble que l'on cherche aussi à responsabiliser les élèves ?

**William** — Tout à fait. On peut, à ce sujet, évoquer les « préfets ». Les « préfets » sont ceux, parmi les élèves, qui font régner l'ordre dans l'école. C'est un poste très recherché ! On demande à être « préfet », mais il faut que les autres vous acceptent. D'un côté, l'individu est au centre, il est mis en valeur, et de l'autre il y a moins d'individualisme qu'en France, dans la mesure où on veille aux mérites de tous et parce qu'on raisonne toujours avec en tête cette notion essentielle de groupe.

J'insisterai également sur un autre point : celui de l'entraide. Si un professeur repère une lacune quelconque chez un élève, il ira vers lui, et tentera de résoudre son problème. Tout cela se fera dans la simplicité et dans la décontraction (tutoiement, échange direct et franc...). Pour ma part, je bloquais en biologie, le prof est venu, il a tout fait pour me motiver. De la même façon, si on ne comprend pas un cours ou un raisonnement, on peut le dire simplement, voir même critiquer la méthode. Le prof ne s'agace pas : il finit son cours et vient ensuite vous expliquer sa démarche. Ce qui dérangera le professeur néo-zélandais c'est plutôt l'indifférence, le fait que les élèves dorment ou lâchent prise.

### Trois Quatorze — Qu'en est-il de la relation des Néo-zélandais avec le travail scolaire ?

**William** — On en revient à ce que l'on disait au départ : pas de stress.

Contrairement à la France, les élèves ici ne sont pas du tout angoissés d'aller à l'école, sauf peut-être au moment des examens. Le principe de la décontraction l'emporte. Pour nous Français, cela paraît parfois un peu léger...

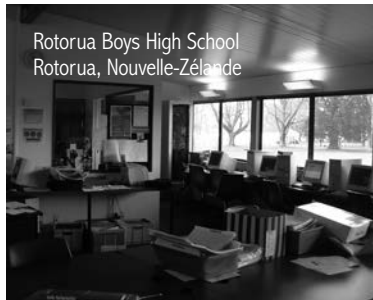
### Trois Quatorze — À quel niveau ?

**William** — Au niveau des acquis peut-être. En fait il y a de grosses disparités. Dans leur domaine de prédilection, ils peuvent exceller : un élève qui aime les maths, par exemple, peut vraiment être très bon. Mais le niveau moyen m'a l'air plus faible qu'en France, surtout en ce qui concerne la culture générale. Ils ne sont pas obnubilés par le niveau de connaissances au sens strict du terme. Ce qui est positif, c'est qu'on ne rabâche pas sans cesse la même chose. Je me souviens de cette formule qui était placardée dans chaque classe de mon école et qui résume assez bien leur vision de l'éducation : « Pour venir en cours, on ne vous demande d'apporter que trois choses : un crayon, un cahier... et votre cerveau. » C'est plus une école de vie que de savoir.

### Trois Quatorze — Que retiendras-tu de cette école ?

L'échange. L'esprit de camaraderie, de fraternité. Nous ne sommes pas égaux, mais nous vivons ensemble.

*\* On pourra également noter que les Maoris appellent les anglo-saxons, et par extension tous les blancs, par le terme « pakeha », ce qui m'avait valu une discussion assez drôle avec des camarades de classe maoris qui s'étonnaient que je ne sache pas de quoi il s'agissait.*



Nous approfondirons notre approche de l'école néo-zélandaise dans notre prochain numéro en menant une enquête auprès des sept participants PIE actuellement sur place.

Consultez les PIE movies sur : [www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)

## Il Fred master

(.../... Suite de la page 8)

que « ça ne s'arrange pas ! »

Il est sérieux, il est bidouilleur, il est tête en l'air. N'allez pas imaginer pour autant — si vous ne le connaissez pas — qu'il ressemble au professeur Tournesol. « J'aurais rêvé être chercheur », dit-il au détour d'une phrase ; et de nuancer aussitôt : « Mais, en même temps, je ne crois pas que je puisse faire le même boulot toute ma vie ! » Et puis, Fred est beaucoup plus terrien, plus épiqueur que Tournesol. Il sait profiter de la vie, il a pratiqué la planche à voile, la plongée, le théâtre. Avec passion toujours, parfois à la limite du professionnalisme. Ce n'est pas un pur informaticien, loin de là. Il aime toucher à tout. Il apprécie les relations humaines, le commerce, le marketing... Il a besoin de mettre les mains dans le cambouis, il a besoin du contact. « Parfois je lutte contre ce côté « électron libre ». » Il reconnaît ne pas savoir déléguer. Du coup, je me laisse manger. « Il faut que j'apprenne ! » Du poète, il a la rigueur, le goût pour la trouvaille, pour l'interrogation, le questionnement. À l'instar de Rimbaud, il pourrait dire de la vie qu'elle fleurit par le travail. Il sait survoler. Mais, contrairement au poète, il veillera à ne pas se mettre en danger. Il ne regardera jamais de trop loin ni de trop haut ; il ne jouera pas les visionnaires. Fred s'encre dans le réel : ses ailes de géant ne l'empêchent pas de marcher.

Il ne théorise pas, il avance. On se souvient que le 11 septembre, au moment où la chute des tours ébranlait, depuis l'Amérique, l'association PIE et ses programmes, Fred continuait calmement son travail, visiblement plus troublé par les problèmes à résoudre dans l'immédiat que par l'avenir incertain. Chacun y allait de ses commentaires, lui, avançait son travail.

Fred est célèbre pour ses colères. L'inconséquence le fatigue. Quand quelque chose l'agace, il est le premier à réagir, il s'emporte vite, sort facilement de ses gonds. À PIE, on se souvient d'embarquées mémorables. Il n'hésite pas à secouer « les puissants » — parce qu'il sait que flatter le roi c'est l'abuser, parce qu'il pense que c'est nécessaire, et parce que « c'est plus fort que [lui]. » La dernière prise de bec remonte à quelques semaines. « Je me suis vraiment engueulé avec un manager », dit-il. Pourquoi ? « Elle ne respecte pas les gens... » et il ajoute, un brin agacé : « Et elle a vraiment un poil dans la main ! » On le sent encore agacé. Quelques semaines auparavant, il s'en est pris à un commercial au téléphone. « Là, je ne me suis pas rendu compte que tout le monde m'écouait. Quand j'ai raccroché, tous les gens du plateau ont applaudi. » Parfois, il se brûle un peu les ailes, il peut tomber dans la démesure. Le lendemain, il regrette, sur la forme, mais pas sur le fond. « Ça ne m'amuse pas de jouer le rôle du méchant. Mais ça m'agace un peu car souvent ça arrange tout le monde que ce soit moi qui parle. » On compte sur lui pour donner des coups de pieds dans la fourmilière.

Fred, ce n'est pas étonnant, est un grand voyageur. Il est parti souvent loin et souvent longtemps. Quand on lui demande pourquoi, il répond : « Le voyage en lui-même m'intéresse plus que la destination. » On en revient encore au « mobilhome ». En souriant, il avoue : « Regarder les horaires sur le minitel, prendre seul le bus, le train, les correspondances, ouvrir la porte avec le canif... Tout ça c'était bien plus excitant que de rester sur place. Dans le cas présent, plein de copains étaient partis, ma copine se rappelait à peine de moi, il ne faisait pas beau, alors... » Alors, il faut sans cesse repousser l'horizon.

On se quitte sans avoir parlé de l'essentiel, de Floriane, sa compagne de vie et de voyages. Comme pour combler ce manque, il évoque un prochain grand projet, qu'ils mèneront nécessairement ensemble. « On attend un enfant », glisse-t-il, en guise de conclusion. « C'est tout neuf ! » Il se tait : on sent qu'il réfléchit aux implications. L'éducation est sûrement la science la plus empirique, elle est affaire de curiosité, de recherche et de tâtonnements. Alors, à n'en pas douter, Fred saura s'y prendre. On peut légitimement s'attendre à ce qu'il soit père avec sérieux mais enthousiasme, avec juste ce qu'il faut de rigueur mais juste ce qu'il faut aussi de poésie et de passion.

### Courtney, Rhiannon, Adan, Gérard, Samuel, Emily, Jasmine, Thomas, Claire Salomon, Liam et les autres...

Ils sont étrangers, ils viennent étudier une année ou un trimestre scolaire en France...

Ils ont originaires, d'Australie, de Nouvelle-Zélande, du Mexique, de Thaïlande...

PIE est à la recherche de familles d'accueil susceptibles de les recevoir bénévolement pendant le temps de leur séjour en France

Accueillir, c'est participer aux programmes d'échange. Accueillir c'est ouvrir son foyer, c'est apprendre, comprendre et « voyager ».

N'hésitez pas à contacter PIE : **04 42 91 31 00** ou à consulter le site de l'association : [www.piefrance.com](http://www.piefrance.com)

## Accueillir un jeune étranger



Salomon Leon Gomez a 18 ans, il est Colombien, PIE recherche une famille susceptible de le recevoir de fin janvier 2009 à mi juin 2009. Salomon aime faire du sport (football, tennis, athlétisme, natation), l'art et apprendre les langues étrangères.



Liam Simard a 15 ans et demi, il est Américain, il vient de Californie. PIE recherche une famille susceptible de le recevoir de fin janvier 2009 à juin 2009. Liam aime faire du théâtre, skier, faire de la randonnée, cuisiner, écouter de la musique et nager.

### Début 2009, PIE sera présent, sur les salons suivant :

#### > Bordeaux : Salon de l'Étudiant

9, 10 et 11 janvier 2009

Stand IN11

Parc des expositions - Hall 2

Cours Charles Bricaud

33300 Bordeaux-Lac

#### > Paris : Salon des Formations Internationales

10 et 11 janvier 2009

Stand FE40

Paris Expo, Porte de Versailles Hall 2.2

#### > Lille : Salon de l'Étudiant

15, 16 et 17 janvier 2009

Stand IN29

Lille Grand Palais

1, Boulevard des Cités-Unies

59777 Lille

#### > Lyon : Salon de l'Étudiant

16, 17 et 18 janvier 2009

Stand SL13

Halle Tony Garnier

20 place des Docteurs Charles et

Christophe Mérieux

69007 Lyon

À l'occasion de ces salons, n'hésitez pas à venir nous rendre visite sur notre stand



# Impressions, suite...



**Participants**  
Une année scolaire au Japon

Ils sont vraiment marrants. Les premiers jours sont durs, il faut s'habituer, mais cela va vite — vous croisez du monde, vous faites des activités. De toute façon, les habitudes se perdent et se prennent vite. Pour la première fois de ma vie, je suis disposée à me lever à l'heure pour aller au lycée — et pourtant, ça commence à 6 h 30 du matin ! Mais, j'adore. Je vis super bien, et je pense vivre super bien la suite. Seule la cuisine française me manque énormément.

## **NOTRE FILLE** **Parents de Jennifer** **Un an au Japon en 2007**

C'était long, c'était court. Nous comprenons que les parents hésitent à laisser partir leurs enfants si loin et si longtemps. Mais, en ce qui nous concerne, nous avons tout de suite été confiants. On a tout de suite su nous rassurer, nous montrer que l'on était encadrés. Et Jennifer qui avait tellement envie de partir étudier au Japon. Comment lui dire : « Non, tu ne partiras pas ? » C'est sûr, une fois sur place, elle a connu des moments d'hésitation, de peur, surtout au niveau de la langue. Au fil des mails, on a pu ressentir qu'elle « s'éclatait » ; elle s'accomplissait de jour en jour. Elle a eu la chance d'avoir une famille ouverte, sympathique et amusante. Au lycée, elle a trouvé les relations plus détendues qu'en France, moins stressantes, plus respectueuses. Nous ne pouvons que remercier celui qui a rendu possible la réalisation de ce rêve et tous ceux qui l'ont encadrée.

**DICTON**  
**Manon, Ione, Oregon / Un an aux USA**  
On dit que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. Je crois qu'il appartient plutôt à ceux qui osent le parcourir.

## **DICTON 2** **Alexandra, Coal Valley, Illinois** **Un an aux USA**

Voyager ça ouvre grand la porte de la tolérance.

## **LOIN DE MA VIE** **Antoine / un an aux USA en 2007**

Depuis mon arrivée, ma vision des choses a changé. J'ai découvert des trucs, surtout sur moi-même. Je me sens plus grand. C'est bizarre. Bon, c'est vrai, j'ai 18 ans, mais c'est surtout le fait d'être loin des choses, loin de ma vie. Prendre du recul, ça fait du bien parfois. Et c'est grâce à vous tous ça ! Ma famille d'accueil, mes parents, mon nouveau frère de 3 ans, ils sont tous formidables. Plus généreux croyez-moi, ça n'existe pas, c'est impossible. On s'entend bien, on rigole, on parle. Ça m'a fait réfléchir à ma façon de vivre en France — En France, je descends pour manger, je remonte dans ma chambre pour regarder la télé. Je devrais parler plus avec mes parents, et tout ça !

pas bien. Dernière ligne droite. C'est parti pour neuf heures. 16 h 42 à Paris, 9 h 42 à Minneapolis et nous on plane au-dessus du Groënland. Ça devient long, mais la journée ne fait que recommencer. C'est juste que le moral est en mode yoyo. Une chanson, une photo vous ramènent en arrière. On est à 5000 kilomètres de chez soi. On ne reviendra que l'année prochaine. Mais le pire dans tout ça, c'est qu'on va bien. Je m'y perds. Et pourtant, il n'y a rien à comprendre.

## **LE PAYS DE TA BANALITÉ** **Chloé, Goulburn, NSW** **Un an en Australie**

Tu es heureuse : une famille et des amis extras t'entourent, mais un petit quelque chose te manque. Tu te dis que la banalité s'installe dans ta vie. Tu ne veux pas être de ceux qui n'avancent pas. T'as besoin de te trouver, de te construire. Juste un petit besoin de t'évader, de prendre un nouveau départ ! Voilà comment tout commence. Et me voilà partie. Dans l'avion, je me sens au milieu de tout et au milieu de rien. Je viens de lâcher toutes mes attaches avec mon monde. Je sens comme une poussée d'air. Je suis seule, je survole le nouveau monde. Je ne sais ni où je vais ni ce qui m'attend. Je ne veux plus me poser de questions, juste profiter de ces instants de bonheur. Je sais que quelque chose va changer en moi. J'atterris : boule au ventre, sourire aux lèvres, larmes de joie. J'aperçois la famille, je souris, je sens le stress, ça m'opresse. Un instant, j'ai peur. Les quelques secondes qui me séparent de tous les membres de ma famille me paraissent une éternité. Puis ce sont les rires, les embrassades, la voiture, la première rue, et plus loin la ville... la maison. Tout est neuf, tout s'enchaîne, tu ne t'ennuies pas. Les premiers jours, les premiers mois...

Doucement l'habitude fait son nid, elle s'installe, et quand le temps devient maussade, ton cœur se tourne vers ce que tu as laissé là-bas — je veux dire en France — là où la vie continue sans toi. Tu commences à comparer, à critiquer. La mentalité ici ne te plaît pas toujours, la façon de penser, d'enseigner. Les amis, ton lycée, ta famille te manquent. C'est à ce moment-là que tu réfléchis à ce qui t'a poussée à partir : changer, se confronter à du nouveau... Nous y voilà.

J'ai eu beaucoup de mauvaises pensées. Les surmonter fut mon défi. Le relever est devenu une sorte de plaisir. Je me suis remise en question, et j'ai commencé à réfléchir, le sourire aux lèvres. J'ai pensé qu'en acceptant les autres tels qu'ils étaient, ils feraient de même, et j'ai commencé de mon côté par faire un travail sur moi, sur ma culture, sur ma façon d'agir avec ceux qui n'avaient pas la même façon de vivre que moi. Je me suis passionnée pour les problèmes qui se présentaient. Un exemple : j'évolue dans un milieu très chrétien — où la bible doit être suivie à la lettre —, je me suis donc demandé comment me faire ma place, comment comprendre et accepter en restant assez distante pour ne pas me laisser entraîner — car il n'était pas question pour moi de ne plus agir et réfléchir par moi-même. Alors tout en respectant leur point de vue, j'ai lancé des débats, des discussions, j'ai fait connaître ma position. Je me suis demandé aussi pourquoi les Australiens étaient des personnes aussi zen, relaxes, ouvertes et « friendly »... S'intéresser, forger sa réflexion, à partir de ce que l'on

voit, c'est aussi cela voyager. Tu es seule, tu observes, tu comprends : ta timidité qui affluerait toujours s'envole, ta confiance grandit, tu te construis, tu te fais ta place, tu communique avec tout le monde. Tu deviens la petite « frenchie », tu commences à être acceptée comme tu es... À côté de ça, tu vis, tu t'éclates, tu construis des relations, un réseau, tu ris, tu vois des paysages, t'as les larmes aux yeux, la beauté de ce qui t'entoure t'inonde. Tu reçois beaucoup, alors à ton tour tu veux donner, transmettre. Et puis tu commences à faire un bilan. Tu te mets à écrire et quand plus tard tu relis ton journal, tu te dis « Waooh ! ». Tu sais que tu aurais fait une grosse erreur de ne pas partir, de ne pas avoir quitté le pays de ta banalité, de ne pas avoir tenté l'aventure.

## **LE RESTE, J'EN RIS** **Claudia, Coopersville, Michigan** **Un an aux USA en 2007**

C'est presque fini. Je regarde en arrière. Il y a eu des hauts et des bas. Mais, c'est étrange, je ne me souviens que du positif. Le reste, j'en ris. Les deux premiers mois, c'est une histoire d'adaptation : se sentir bien avec la famille, en confiance, se faire des amis, avoir des résultats, progresser en anglais. Aujourd'hui, dans ma famille d'accueil, je suis chez moi. Au lycée, je suis comme un poisson dans l'eau. On m'appelle « Frenchie ». Le lycée a été la meilleure part de mon année : les bals, les amis, les matières, les horaires — bien meilleurs qu'en France — l'humour — très différent de l'humour français —, les relations profs/élèves — tellement plus détendues, les semaines à thèmes, les matchs de football... Tout m'a convenu. La période « Homesick » me paraît si loin. A-t-elle existé ? J'adore mon lycée, ma ville et ma famille. J'ai vécu ma plus belle année.

## **SE CONCENTRER SUR LE MEILLEUR** **Megan, Winsted, Minnesota** **Un an aux USA**

Quand on arrive, on ne peut s'empêcher de comparer. Mais c'est juste le meilleur moyen de se tuer le moral et de se dire qu'on aurait mieux fait de rester au pays du camembert, de la baguette et de la tour Eiffel. Il suffit juste de penser que ce que l'on est en train de faire est une ouverture sur le monde incomparable pour retrouver le sourire. Pour certains les aspects négatifs peuvent l'emporter. Je vois bien comment. Pour certains... mais pour moi, ils ne sont pas importants. Dans une aventure pareille, on oublie vite les mauvais points, on ne se concentre que sur le meilleur. Pour comprendre ce qu'on ressent, nous « Exchange students », il faut juste essayer, tenter, profiter. Il faut vivre !

## **LYRISME** **Audrey, Perth, Western Australia** **Un an en Australie**

C'est comme un mélange d'odeurs et d'émotions qui me prend et me submerge. J'ai comme un goût de végémité sur la langue. J'ai du mal à articuler les mots français après ces mois passés à interagir avec des lycéens en uniforme reconvertis en surfeurs et avec leurs acolytes féminins. J'ai les yeux qui picotent, qui brillent des larmes des adieux et des reflets des milliers d'étoiles qui habitent le ciel, ici, au beau milieu de nulle part, du côté de Kalgoorlie. J'ai les oreilles qui

grésillent, j'entends les émeus des forêts perdues, et les rires de ceux qui me sont devenus si chers. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure pour avoir expérimenté un tas de nouvelles choses, des choses qui ne me seraient même pas venues à l'esprit quelques mois auparavant. Un chapitre se termine. M'enfin, l'histoire, elle est loin d'être finie, très loin même. Aussi loin qu'est grande la distance qui sépare la France de ce pays où j'ai laissé un petit bout de mon cœur.

## **LES HABITUDES** **Camille, Savage Prior Lake, Minnesota** **Un an aux USA**

Les maisons, les gens, leur comportement : tout, pour moi, est nouveau. Je crois que ce qui me marque le plus c'est que les Américains sont à l'aise partout, qu'ils connaissent ou non les gens. Ils vont faire leurs courses en chaussons, vont à l'école en chaussons !



**Duo**  
Amandine  
Waterford, Wisconsin, USA



## Correspondance. *Courrier des participants et des parents*

Tout le monde me manque, c'est vrai : mes amis, mes parents, mon «titi frère», mes grands-parents... Mais chaque fois que je reçois des nouvelles de France, c'est comme si je gagnais au loto. À chaque fois c'est «LOL». À quinze jours de mon retour, je suis un peu jaloux de ceux qui vont partir.

### À LA VÔTRE Pia / un an en Espagne en 2007

Au départ, dix mois, ça paraît un gouffre. Ça sonne creux, un peu comme un verre de sangria vide. Et puis le verre se remplit d'images, de rencontres, de vocabulaire, d'amis, de famille... Bientôt il déborde de rire, de musique, de paellas, de siestes au soleil, de matchs de volley, de surf, de petits-déjeuners sur la terrasse avant de filer vers le lycée, de «bocadillos» dévorés sur la plage... Mon verre s'est empli de bonheur. Le bonheur c'est ma sangria à moi. J'ai de la chance. J'essaie d'en être consciente, de profiter de chaque instant. Et puis, je veux trinquer. Je veux une tournée générale. Alors il faut que j'aide d'autres verres à se remplir. Tout le monde doit passer une année à l'étranger. En Afrique du Sud, en Espagne, aux États-Unis, peu importe où, mais il faut partir. Merci à tous les barmans de PIE et à ma — mes — familles.

### ABRACADABRA Maylis, Spokane, Washington Un an aux USA

Je m'apprêtais à rencontrer ma famille définitive, celle avec qui je passerais un an de ma vie, partagerai maison, vie quotidienne et émotions. Directement, je leur mettais la pression : il fallait qu'ils soient comme je l'imaginai. Arrivée à l'aéroport, la famille est là : tout retombe. On arrive dans leur maison, on tombe enco-

de quatre. On discute. L'école est moderne, toutes les classes ont des vidéos projecteurs — un peu comme le nôtre papa, sauf qu'ici on les utilise ! On regarde beaucoup de vidéos. On nous donne un genre de cahier avec des questions pour le semestre. Quand on n'utilise pas le vidéo projecteur, on utilise l'ordinateur. Les ordinateurs des profs sont connectés au tableau. Ça n'use pas d'encre. Moi je dis : «Wahou, j'ai jamais vu ça !» Pour eux, la craie c'est le moyen-âge.

Le premier jour, j'ai eu Drama. Ça m'a marqué. Nous avons joué à «trap trap», «bang bang»... Pas grand chose à voir avec le théâtre à vrai dire... mais bon ! La prof m'a donné mon premier «homework» : je dois lire une feuille... Je ne comprends rien.

J'ai eu anglais ; dans un premier temps, la prof m'aimait bien, mais là, elle ne m'aime plus tellement maintenant. On parle trop, je crois ! Maman, je t'assure, c'est pas de ma faute... J'ai besoin d'amies, donc je réponds. Le latin, c'est aussi nul qu'en France. Aujourd'hui, on a fait des découpages. On réécrit une phrase, on fait des dessins autour. Quand c'est bien on a droit à un chocolat. Si c'est pas cool !

En maths, je ne saisis pas trop le sens de ce que l'on fait, mais comme je le fais bien ! J'aide Eden, car elle, elle est vraiment nulle.

Le planning : on commence à 8 h 15. Une intro de 15/20 minutes avec une sorte de prof principale. Deux fois 45 minutes de cours. Puis, c'est «Morning Tea». À nouveau deux heures de cours. Lunch (50 minutes). Deux heures encore... Et c'est fini.

J'ai demandé aux filles de mon groupe comment on rencontrait des gens. Elles m'ont dit «Take the bus». Mais moi je rentre en voiture. J'ai essayé l'escrime à l'école. Une fois mais pas deux. Ici c'est un sport de looser. Je ferai autre chose.

### UN COUP DE CHANCE Pierre, Phoenix, Arizona Un an aux USA

Notre prof de maths qui se demandait pourquoi je voulais partir, avait organisé un petit débat dans la classe. Ce jour-là, en écoutant les autres, j'avais compris que beaucoup auraient aimé être à ma place, et que moi j'avais de la chance d'avoir des parents comme les miens.

### UN PETIT COUP DE POUCE Anonyme / un an aux USA

Quand j'ai choisi de partir, ma mère m'a juste dit : si tu prends cette décision, si tu dis : «Oui», tu ne changes plus d'avis. C'est pas mal qu'elle m'ait dit ça, parce qu'avant de se lancer il faut du courage et c'est bien qu'on vous pousse un peu.

### MÊME SI Amandine, Waterford, Wisconsin Un an aux USA

Même si parfois c'est difficile, même si parfois je me demande pourquoi je suis venue, même si parfois j'en veux à mes parents d'avoir accepté de me laisser partir, je suis heureuse d'être ici. Heureuse de découvrir, d'apprendre, de faire quelque chose hors du commun. Même si parfois j'ai envie de reprendre l'avion pour la France, pour voir ma famille, mes amis, même si parfois je pleure au milieu de la nuit parce que je me réveille dans un pays si lointain, je ne regrette pas d'être venue. Je sais que mes parents et tous ceux qui me sont proches sont fiers de moi, fiers de dire que leur fille, nièce, amie, est aux États-Unis pour un an. Je sais que pour eux, même si ce n'est pas toujours facile, je tiendrai le coup, je serai forte et tacherai de faire de cette année une des plus belles de ma vie. Comme quelqu'un me l'a si bien dit, le bonheur, ça se construit. Je remercie mes parents, ma famille et mes amis de m'avoir permis de partir, car c'était mon rêve, mais maintenant, je les remercie d'être toujours présents pour moi et de me soutenir quand j'en ai besoin. Merci à tous, je vous aime plus que tout.

### Chloë — Une année en Australie

**Tu reçois beaucoup, alors à ton tour tu veux donner, transmettre. Et puis tu commences à faire un bilan. Tu te mets à écrire et quand plus tard tu relis ton journal, tu te dis «Waooh !». Tu sais que tu aurais fait une grosse erreur de ne pas partir, de ne pas avoir quitté le pays de ta banalité, de ne pas avoir tenté l'aventure.**

re plus bas. Pas de salle à manger, ni de table ni de cuisine américaine comme je l'imagine, juste deux grands canapés, un écran plasma immense. Mon moral est au plus bas. Le premier repas se fait devant la télé, dans le canapé. Je m'aperçois vite que tous les repas se prennent comme ça. Je prends aussitôt une décision : dès que je rencontrerai mon coordinateur, je lui dirai que je veux changer de famille. Mais après quelques jours, alors que je ne voyais que des mauvais côtés partout (famille et école), j'ai essayé de me forcer à sourire et à trouver les choses qui m'exaspéraient intéressantes. Et là, comme par magie, tout est allé mieux — enfin presque. À présent, je parle plus avec ma famille et je réussis à rencontrer plus de gens. Peut-être que je tiens là la formule magique... J'ai encore des doutes, mais ils s'estompent peu à peu. À suivre...

### CHER PAPA, CHÈRE MAMAN Marion / Australie

Je porte une petite chemise blanche, un tailleur noir, des collants noirs, des petites ballerines noires qui me font plein d'ampoules qui font mal (mais moi je fais comme si «tout va bien»), mon petit pull col en V (car le matin il fait frais) et mon manteau noir. J'ai l'impression d'être une secrétaire. Soyez sûrs, Papa, Maman, que vous ne me verrez jamais comme ça en France — mais j'essaierai de vous envoyer une photo. Je suis en Grade 10 (équivalent de la seconde), avec des filles de 15 ans — certaines sont plutôt mûres pour leur âge. Eden, une fille d'origine indienne, m'accompagne jusqu'à la fin de la semaine, pour que je me familiarise avec l'école. Elle est hyper gentille. On se retrouve tous les matins à son casier. L'école n'est pas si énorme que je le pensais, les cours pas si durs. C'est bien mieux qu'en France. On fait beaucoup de choses en groupe

### Chronique

## Un séjour contre une voiture

8 000 euros : le coût moyen d'une année scolaire à l'étranger (8 000 pour les USA, un peu plus pour les pays les plus lointains, un peu moins pour les pays européens).

8 000 euros : le coût d'une voiture... une petite... la plus petite des voitures. Pourquoi cette comparaison ? Parce que ces deux «produits» vous permettent, chacun à leur façon, de bouger, de partir, de vous en aller... plus ou moins loin, plus ou moins longtemps. La comparaison s'impose avec évidence quand on sait que pour la majorité des consommateurs, l'automobile est associée prioritairement à trois idées : le déplacement, l'autonomie, la liberté.

La comparaison est judicieuse quand on sait que certains parents — aisés au demeurant — offrent une voiture à leurs enfants à l'occasion de leurs 18 ans. Ils y voient là un «symbole d'indépendance», une façon de les aider à «prendre leur envol» au moment du passage à la majorité. On peut d'ailleurs imaginer — sans grand risque de se tromper — que si l'automobile n'était pas si dangereuse, ils seraient bien plus nombreux à le faire, quitte à s'orienter — finances obligent — vers un modèle d'occasion.

Un séjour contre une automobile : poussons plus loin la comparaison. Raisonnons maintenant en terme d'investissement, d'avenir (d'autonomie et d'indépendance pour reprendre les mots des amateurs/consommateurs d'automobiles). Dans un cas, l'investissement est nul. La voiture, c'est bien connu, perd 20% de sa valeur aussitôt sortie du garage. Elle perd 50% en un an. Elle s'abîme de jour en jour, elle s'use, c'est ainsi, c'est inexorable ; dix ans après l'avoir acquise, elle ne vaut plus rien, et quoi qu'il arrive, elle termine à la casse. Dans l'autre cas au contraire — celui d'un séjour d'une année à l'étranger — il en va tout autrement. Le produit ne cesse de se valoriser. Aussitôt qu'un adolescent a pris la décision de partir, les bienfaits du séjour se font sentir, et à mesure que l'année avance, ils enflent : langue, maturité, indépendance... Ils s'étendent même bien au-delà du séjour proprement dit. Il suffit pour s'en convaincre de lire et de relire les témoignages de ceux qui sont partis une année. Ils parlent de «révélation», de «richesse intérieure», «d'atout professionnel», de «bagage pour la vie»... Vingt ans après leur retour, les participants savent que cette année les a changés pour toujours, et qu'elle ne cesse d'influer sur leur parcours et leur destin. Le séjour avec le temps prend toute sa valeur. Il se bonifie. Résumons par cette image : une voiture vous permet d'aller faire votre marché, un séjour vous nourrit pour la vie.

Nos deux courbes d'investissement se croisent donc : de jour en jour, la voiture se déprécie. Pendant le même temps, celui qui a engagé un séjour long s'enrichit. Comparons maintenant les chemins parcourus. Dans le premier cas, les obstacles sont plus nombreux qu'attendus. On se croit en sécurité, bien au chaud dans son habitacle... On ne l'est pas. Que d'obstacles : perte d'énergie, embouteillages, crevaisons, fatigue, pannes, incidents, accidents... Conduire c'est mener un parcours du combattant. Dans l'autre cas, on s'attend au pire, on a peur, on ne veut pas se lancer, on refuse de mettre le contact. On a tort. La route est surprenante certes, mystérieuse à n'en pas douter, sinueuse parfois, mais fructueuse toujours. Car si les obstacles sont réels, ils sont franchissables, ils permettent d'emmagasiner de l'énergie, du savoir, de l'expérience. Partir c'est grandir un peu. Plus les participants avancent dans le temps plus leur route s'élargit, s'agrandit, s'embellit.

Le bilan est clair. Il doit servir de conseil et d'avertissement à tous les amateurs de déplacement, d'indépendance et de liberté. Quoi de plus rétrograde et irréfléchi, à l'ère de Davos, de l'explosion des coûts de l'énergie, que de s'offrir un bien aussi périssable qu'une voiture ? À l'opposé, quoi de plus raisonnable et de plus fécond que de s'offrir une année d'études, dans une école, là-bas, dans un pays lointain ?

### LES ECRIVAINS PARLENT DU VOYAGE...



Le vapeur nous remorquait toujours plus haut dans la baie. Nous croisâmes des vaisseaux à l'ancre, sur le pont desquels des hommes nous regardaient passer en nous saluant à coups de chapeau ; et nous dépassâmes de petites barques où des dames agitaient vers nous leurs mouchoirs ; puis nous passâmes les vertes côtes de Staten Island où nos yeux contemplaient les jolies villas au milieu des vignes plantées sur les flancs moussus et magnifiquement verts et frais de collines. Oh, j'aurais donné n'importe quoi, en ce moment, pour que nous entrions maintenant dans la baie, au lieu de la quitter, pour que la longue traversée sur l'océan fût derrière et non devant nous ! Et rien qu'à cette pensée qu'un jour, vraiment, j'entrerais dans la baie à la fin du voyage, mon coeur sautait dans ma poitrine comme un jeune animal. Mais, c'était si loin, si loin encore... Jamais ça ne pourrait arriver ! Non jamais, jamais plus je ne reverrais New-York !  
Melville, Redburn ou sa première croisière



J'ai la complexion du corps libre et le goût commun autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à une autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soient des assiettes d'étain de bois, de terre, bouilli ou rôti, beurre ou huile de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêtât l'indiscrétion de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. Quand j'ai été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie, on m'a demandé si je voulais être servi à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses d'étrangers. J'ai honte de voir nos hommes enivrés de cette sottise humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient à cette aventure : les voilà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de moeurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises ? Encore sont-ce les plus habiles qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Montaigne, Les essais, Livre III, De la vanité



Shool bus  
Willow Creek Composite High School  
Ismaël, Claresholm, Canada



# PORTRAIT



Frédéric Lanier — Par Xavier Bachelot

Ancien participant au programme d'une année, ancien correspondant et ancien salarié de l'association PIE, aujourd'hui chef de projet marketing « on line », Fred Lanier est un touche-à-tout de talent.

## Fred master

Lorsqu'en ce jour d'été 1990, Frédéric — alias Fred — prend la décision de quitter sa maison, à Roquemaure, pour rejoindre Port-Camargue, il a conscience d'agir par nécessité autant que par conviction. Ce qu'il ne sait pas à l'époque, c'est que l'escapade qu'il entreprend le résume parfaitement et qu'elle va permettre de dessiner, en creux, un portrait assez fidèle de sa personne. Fred a 15 ans. Les vacances avec les parents s'achèvent. On a fini de nettoyer le « mobilhome » : car dans une semaine, les grands-parents doivent « prendre la suite ». Mais Fred n'a pas très envie de partir ; il aimerait bien « rester quelques jours », en attendant la venue des grands-parents : « J'avais plein d'amis et je venais de rencontrer une petite copine. J'ai été voir mon père, il m'a dit de demander à ma mère. » Hors de question. Elle m'a dit : « Tu rentres avec nous. » Fred est très énervé. « À Roquemaure », ajoute-t-il, « il n'y avait rien à faire. » À partir de là, il échafaude son plan. Il rentre avec les parents, mais dès le lendemain, il passe à l'action. Il invoque la maladie, pour aller voir le médecin. Il demande du liquide à sa mère. « Manque de pot, elle m'a donné un chèque ! » Qu'à cela ne tienne, il partira quand même. Il laisse juste un mot d'explication — « Je l'avais caché légèrement pour ne pas que mes parents le trouvent tout de suite » — et quitte la maison. Au lieu de se rendre chez le médecin, il file en bus sur Avignon ; là, il se rend directement à la gare, où il attrape le premier train en direction de la Camargue. Changement à Nîmes. « C'est là que j'ai réalisé que j'avais perdu mon portefeuille. Il y avait tous mes papiers, ma carte bleue de paiement, et le peu d'argent que j'avais ! » Ce coup-là, il n'a vraiment plus rien en poche. D'autres auraient fait demi-tour... Pas Fred. « Je me suis simplement dit qu'il fallait faire opposition à ma carte. Je me suis donc rendu dans le poste de gare, où j'ai expliqué mon cas et où j'ai demandé d'appeler chez moi. » La mère de Fred décroche. Il lui parle de sa carte, bafouille des explications. Elle ne comprend rien à ce que lui dit son fils : « Je me suis retrouvé un peu coincé. Elle m'a demandé où j'étais. Je ne voulais pas lui dire que j'étais à Nîmes, mais je ne pouvais pas mentir non plus, car les contrôleurs qui m'écoutaient

n'auraient rien compris à mon histoire. » La mère insiste, il s'enfoncé... « et à ce moment-là, raconte-t-il — en imitant le son du haut parleur et l'accent du midi — à ce moment-là, on entend résonner dans tout le hall : " Gare de Nîmes, gare de Nîmes, deux minutes d'arrêt. " » De l'autre côté du fil, sa mère, on le devine, entend tout et commence à comprendre que quelque chose de pas très net se trame. « Je l'ai sentie paniquée. J'étais coincé. » Pour autant, il ne se démonte pas : « J'ai juste dit : « Ne t'inquiète surtout pas », et j'ai raccroché. Et puis... j'ai pris le train pour Port-Camargue ! »

Dans la conception même de ce projet, on reconnaît bien le personnage : Fred est déterminé, foncéur, tête en l'air et débrouillard. On devrait dire « tête en l'air mais débrouillard », car chez Fred les « et » sont souvent des « mais » déguisés. Exemples : il est culotté mais raisonné, il est râleur mais pas vindicatif, il est consciencieux mais pas obsessionnel, il est radical mais jamais extrémiste.

Ceux qui l'ont côtoyé, ne serait-ce qu'une journée, le savent : Fred ne lâche rien. Jamais. Quand il a une idée derrière la tête, il cherche par tous les moyens à la mettre à exécution : c'est plus fort que lui, c'est dans sa nature : « Souvent, je ne sais pas où je vais, mais je sais que j'ai besoin d'y aller. Je le sens. Même si je dois me démerder seul, j'y vais. » Il sait qu'il a « toujours été comme ça. » Il se rappelle d'ailleurs avoir été un adolescent quelque peu rebelle : « L'épisode du "mobilhome" est un bon exemple. Quand ma mère m'a dit que je ne pouvais pas rester, je n'ai pas supporté, et pour moi il n'était pas question que je ne le fasse pas. Après mes parents ont été supers. Une fois sur place, quand je les ai appelés et que j'ai parlé, ils ont compris. Le lendemain, mon père m'a apporté des vivres. Je suis resté là-bas une semaine. Au final, ma mère était très contente pour moi. Mais il a fallu que je passe à l'acte pour qu'elle réalise. » Dans le même ordre d'idée, il évoque l'épisode de son départ pour une année d'études aux USA, un ou deux ans plus tard : « Au début, ma mère s'est opposée au projet, et puis elle a vite compris que c'était stupide, que ça ne servirait à rien ! » Fred a gardé, par-delà l'adolescence, cet entêtement de l'enfant qui, face au manque de hauteur et de clairvoyance des adultes — aussi bons et grands soient-ils — se

doit de prendre ses distances et de devenir à son tour adulte. Il a gardé la fraîcheur de celui qui ne renonce jamais.

Dans la difficulté, dans le travail, il n'abdique pas non plus. Si un problème se présente, si un ouvrage n'est pas terminé, il peut plancher jusqu'à plus d'heure pour le résoudre ou pour l'achever. Il ne s'agit nullement d'excès de zèle. Il s'agit simplement de ne pas se laisser vaincre par les obstacles ou les circonstances. Fred a toujours une petite bricole en route, une affaire sur le feu, un chantier urgent. On évoque ensemble et logiquement l'idée d'une conscience professionnelle exacerbée, alors il parle spontanément « d'éducation, d'héritage des parents. » Mais il semble, qu'au-delà, la question soit plus sérieuse, plus profonde. Cette petite bricole a certainement quelque chose à voir avec l'idée de repousser aussi loin que faire se peut les limites d'une journée : Fred sait qu'on est bientôt demain et que le temps est le plus précieux des biens ; alors il étire les jours, réduit son sommeil, tente à sa façon de gagner du terrain sur l'inexorable.

« Souvent, je ne sais pas où je vais, mais je sais que j'ai besoin d'y aller. Je le sens. Même si je dois me démerder seul, j'y vais. »

Il explique son attirance pour l'informatique par un goût prononcé pour l'indépendance et par un désir de maîtriser au mieux les choses. « J'ai commencé à dix ans. À l'école, on nous a mis devant des MO5 et tout de suite, ça m'a parlé et passionné. Je disais une chose et l'ordinateur faisait cette chose. Je me suis senti libre. » Le mélange de logique et de créativité le séduit immédiatement : « Quand quelque chose cloche on peut comprendre pourquoi ; il n'y a pas de hasard. » L'énigme, le casse-tête l'attirent. Il décrit l'informatique comme un polar sans faille. L'informaticien cherche, c'est lui qui mène l'enquête. Bientôt, il gagne un ordinateur à un lot de village. Il n'achète pas de jeux (« ça m'agaçait », précise-t-il) mais fabrique ses propres petits programmes qu'il diffuse sur minitel. Il participe à un concours : il crée un site minitel pour faire la promotion d'un jardin botanique. Avec sa classe, il gagne, à cette occasion, un

voyage à Prague pour participer à l'exposition universelle ! Il a 14 ans.

Fred aime contourner les obstacles, trouver des parades, histoire de garder la main et de parvenir à ses fins. J'ai horreur qu'on me dise : « Ce n'est pas possible ! » Alors il cherche. Il parcourt les techniques, sans pour autant devenir technicien. « Je me débrouille un peu en tout, mais je ne suis spécialiste de rien du tout. » « Je suis autodidacte », précise-t-il, « je n'ai ni les bases ni la méthodologie », reconnaît-il humblement. « Ma méthode est empirique. Je connais certains langages. Il y en a d'autres que je manipule alors que je ne les maîtrise pas complètement ; ce qui compte pour moi c'est le résultat. » Il parle de l'informatique comme d'une langue étrangère. C'est pour lui un moyen de communiquer.

Fred aime se jouer des circonstances, il n'a pas peur de la bricole. Parfois, il y va au culot. Il nous rappelle comment il a décroché son premier boulot, à PIE. C'était en 1999 : « J'ai parlé de créer un site internet. J'ai senti que Laurent [Bachelot] et Pascal [Blox] accrochaient, j'ai dit que je pouvais le fabriquer. » En fait, Fred n'en avait jamais fait. « Mais je m'y suis mis. J'ai appris le langage HTML ! »

Huit ans plus tard, à son retour d'Amérique Latine, il fait un bref passage dans une boîte informatique. Il se fait embaucher comme développeur PHP ! Un pari encore : « J'ai dû acheter PHP pour les nuls. Je n'en n'avais jamais fait ! Quand je ne comprenais pas, je m'enfermais dans les toilettes avec le bouquin et je potassais, histoire d'assurer. » Aujourd'hui, Calvin-Thomas bénéficie de son savoir-faire, il vient de mettre au point son nouveau

site, mélange habile de technique évoluée... et de bidouille.

Derrière cette conscience professionnelle, ce souci de bien faire, se cache paradoxalement un personnage un peu brouillon, un peu échevelé. On parle de cette sale manie « de tout perdre, de tout oublier ». En cet été 90, quand, au terme de son périple, il arrive devant le fameux « mobilhome », il se rend compte qu'il a oublié de prendre avec lui les clés ! « Je suis rentré par la fenêtre. Il a fallu que je l'ouvre à l'aide d'un couteau ! » Et depuis ce temps, combien de clés perdues, de portefeuilles égarés, de billets ou de passeports envolés !... Il ne veut pas compter le temps passé à rechercher ses affaires, à courir après le superflu. Il a pris l'habitude de s'arranger avec tous ces grains de sable. « Au final », dit-il, « je m'en sors toujours », mais il reconnaît que « parfois, c'est fatigant. » Il dit aussi que « cela [l'inquiète, d'autant », ajoute-

.../... suite, page 5

